

Le Monde Illustré
Album Universel

LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

BUREAU DE RÉDACTION
Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendusQuatre mois, \$1.00. - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - Six mois, - \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE. — Echos de partout, par L. d'Ornano. — M. René Bazin. — Le général Kuroki. — Le légende des fils de la Vierge. — Nouvelle: Tante Yola. — Poésie, par E. Rostand. — Notes scientifiques (avec gravures). — Nouvelle: Le cadeau inattendu, par J.-H. Rosny. — Le général Degiorgis à Salonique. — Nantes. — Poésie: Nos talismans, par T. Botrel. — Nouvelle: La casquette, par Hugues Le Roux. — Choses vraies (avec gravures). — Le Dr Chartrand: Esquisse psychique, par Colombine. — Page des enfants (avec gravures). — Récréation en famille (avec gravures). — Pages humoristiques.

SUPPLEMENT MUSICAL. — Chanson Régence, pour piano, par G. Bachmann.

FEUILLETONS. — Les larmes de l'innocence. — Histoire de Napoléon 1er, illustrée.

GRAVURES. — Beauté grecque. — M. R. Bazin. — Le général Kuroki. — Chagrin. — Bénédiction de la pierre angulaire de la nouvelle université d'Ottawa. — Coréennes au marché de Chemulpo. — Réception du général Degiorgis, à Salonique. — Château de Nantes. — Coolie à Chemulpo. — Voyage du président Loubet en Italie. — Le croiseur "La Marseillaise". — Le tigre à Moukden. — Un combat d'avant-garde, sur le Yalou. — Portrait de feu le Dr J.-P. Chartrand. — Le palais Farnèse. — Modes: Toilette en mohair noir; corbeille à papier; dessous d'assiettes à dessert. — Dessins humoristiques. — Devinettes. — Concours. — Couverture en couleur.

ECHOS DE PARTOUT

En Suisse, aux Etats-Unis, en France, ailleurs, on se propose de fonder des écoles de journalisme. Même, on en a déjà fondé. A notre époque, cette innovation dans le domaine de l'enseignement, n'a rien de surprenant. Néanmoins, elle peut souffrir quelques considérations d'ordre général, qui ne sauraient lui nuire; surtout, en un pays tel que celui-ci, où l'usage de deux langues, mises au service de deux races à la mentalité bien distincte; caractérise le journalisme canadien, d'une façon toute spéciale.

Comme il serait déplacé de transcrire ici les commandements du parfait journaliste, ainsi que savamment formulés par les maîtres de la presse, auxquels je fais allusion, je n'en dis mot. D'autant plus que ces préceptes, peu intéressants pour le public, doivent demeurer l'apanage exclusif des salles de rédactions, sous quelque latitude qu'elles se trouvent.

Quant à la sincérité des dits préceptes, elle est le corollaire de l'idée adéquate, que se font du critérium de savoir requis par le journalisme; ceux, qui sympathiques à cette carrière, veulent en rehausser le prestige. Désir louable s'il en fut, mais qui n'élimine nullement certains desiderata, dictés par un état de choses de notoriété publique au Canada.

Quelqu'un qui s'y entendait, dit un jour, que le journalisme est un apostolat. Ce quelqu'un

était, sans doute, de l'avis de notre Très-Saint-Père le Pape, lequel bénissait dernièrement la plume d'un journaliste de grand talent; exprimant à ce dernier l'espérance qu'il avait de lui voir mettre ce précieux outil de la pensée, au service de la bonne cause. Il serait difficile de faire un plus grand honneur à la profession chère à Renodot et d'en reconnaître davantage la puissance.

Et, c'est précisément à cause de cette puissance, de jour en jour plus considérable, qu'on éprouve quelque satisfaction à voir que le journalisme tend à se spécialiser. Conscients de leur force, les personnages qui le dirigent, finissent, heureusement, par se rendre compte qu'ils ne peuvent confier à tout venant des moyens, qui, selon qu'ils sont bien ou mal employés, peuvent produire sur la société les meilleurs ou les pires résultats. Car, pour être bon journaliste, il faut être doué de qualités aussi remarquables que bien définies. Le journal embrassant toutes les connaissances humaines, requiert un savoir encyclopédique, une érudition particulière, qui sont le fruit de nombreuses années d'étude.

Je veux bien admettre le caractère superficiel de maints sujets, livrés quotidiennement au public; ils n'en demandent pas moins une langue sobre et claire, seule capable de refléter convenablement la vérité. Aussi, ne faut-il pas s'étonner, si un ensemble de travail cérébral aussi considérable que l'est celui exigé de nos jours par un grand journal; nécessite des subdivisions, compatibles avec les aptitudes des rédacteurs. De là, les différentes rubriques de: critique littéraire, publiciste, chroniqueur, etc., dont on qualifie, selon leur prédilection, les picheurs de ces matières.

Les lecteurs, lorsqu'ils y réfléchissent, saisissent intuitivement ces partages de la besogne journalistique. Selon les goûts, ils s'attachent à certaines plumes, dont les qualités les captivent; quitte à en dédaigner d'autres d'égale valeur, et envers lesquelles ils sont injustes.

Quoi qu'il en soit, le journal meuble chaque jour, de quelque idée nouvelle, le cerveau du prolétaire; et c'est ainsi que le plus souvent inconsciemment, se modifie l'esprit de nos concitoyens, dont les actions rappellent de moins en moins celles des moutons de Panurge. De par le journal, les peuples marchent à grands pas, vers un horizon social absolument nouveau. On ne peut donc qu'applaudir les novateurs amis d'un journalisme à la fois sain, instructif et intéressant.

Personnellement et dans l'intérêt de tous, je souhaite que les écoles que prônent ces messieurs, étendent leur influence jusqu'à nous, ouvrent leurs portes à nos jeunes gens. Non de ces écoles où les diplômés s'achètent, et dont le mobile principal est la spéculation; mais des institutions sérieuses, qui n'admettraient dans leur enceinte, que des individus doués des qualités indispensables au journaliste par vocation.

Alors, le personnel des rédactions ne compterait plus quelques fruits secs en rupture de comptoirs. Des échappés d'officines, chercheraient à gagner leur vie autrement qu'en noircissant du papier, sous prétexte de présenter à leurs contemporains des faits divers scabreux. La présomption et la jalousie seraient inconnues chez les chevaliers de l'écrivoire, désormais lotis d'un esprit moins étroit. Une dose raisonnable de savoir, ne permettrait plus à nombre de jeunes reporters de se targuer de l'amitié du Pirée. En somme, ce progrès ferait l'affaire des propriétaires de journaux, qui, eux, n'auraient plus à payer les services de quelques nullités outrecuidantes. Quant au public, il lirait de confiance ses gazettes préférées, sans se voir sans cesse obligé de déchiffrer des énigmes de langage ou autres...

* * *

L'inauguration des écoles dont je viens de vous entretenir, ne fait que combler une des lacunes de l'instruction publique actuelle. Que, si l'on réfléchit à l'action du journal sur les masses, depuis un siècle; on en arrive

à se demander comment il s'est fait que l'entreprise signalée ci-dessus n'ait pas été tentée plus tôt. Apparemment, l'avenir réserve à nos arrière-neveux, des nouveautés plus surprenantes. Ainsi, ami lecteur, vous est-il arrivé de songer à ce qu'on appelle les hommes d'Etat? Oui, n'est-ce pas? Eh bien! n'est-elle pas étrange la façon dont certains de ces grands hommes, arrivent au faite de la société? Tous nous connaissons une ou plusieurs de ces personnalités dont le nom retentit sans cesse à nos oreilles. D'aucunes appartiennent aux professions dites libérales et sont bien en place; mais d'autres, semblent moins justement qualifiées pour jongler avec les abstractions de la chose publique; naguère plongées dans le négoce, elles-mêmes, se trouvent peut-être un peu surprises de fabriquer des lois, quasi automatiquement. Est-ce raisonnable? Ne sommes-nous pas en droit de nous demander si ces gens-là sont aptes à remplir leur mandat de façon à ne pas nuire à leur commettants?

Etant donné l'enchevêtrement des questions de politique nationales et internationales, cet état de choses permet de penser que beaucoup de députés et même de ministres, sont les auteurs de bourdes aux conséquences lamentables. Apparemment, le régime républicain, présente à ce sujet des anormalités évidentes. Il ne faut pas être grand clerc en la matière, pour se rendre compte qu'au sein des parlements démocratiques, les cerveaux les mieux équilibrés voisinent avec bien des têtes vides. Dans les républiques, les élections, qui sont une sorte de marée de la conscience nationale, jettent parfois sur les bancs de leurs assemblées des scories du monde politique abominablement néfastes. Aussi, ce mal nécessitant un remède, je ne serais pas étonné, si l'avenir ne se réservait le plaisir de fonder des écoles où des quidams apprendraient à devenir députés honnêtes, sénateurs pas trop ramollis ou ministres intègres.

En ces temps de grandes choses, quand le père du petit Bob, demandera à son fils quelles sont ses inclinations: le moutard aura le droit de répondre: Papa, menez-moi à la grande école du coin, là où on élève les petits ministres; j'aimerais tant faire des discours, entouré d'admirateurs, devant des tables de banquets! Plus d'un père au coeur tendre ne saura refuser la perspective de telles délices à sa brillante progéniture. Un moment fatal, inéluctable, arrivera, où il y aura pléthore de ministres, de secrétaires d'Etat et autres gros bonnets; alors, de nouvelles grèves (celles-là illustres) germeront au sein de la nouvelle société. Ce sera drôle!

* * *

Les phénomènes sus-mentionnés ne se produiront peut-être pas avant la prochaine fenaison; toutefois, il ne faut jurer de rien. Le progrès va si vite; l'homme est si jaloux de la situation de son semblable fortuné.

A propos de jalousie, il serait curieux de savoir sur quels renseignements s'est basé M. Ferriani, un savant professeur de philosophie à l'université de Milan, et aussi sur quelles mystérieuses statistiques, pour dresser le singulier tableau "des jalousies professionnelles" qu'il a publiées dernièrement? Car il a oublié de préciser.

Quoi qu'il en soit, et en lui laissant toute la responsabilité de ses allégations, voici les principales conclusions qui se dégagent du travail, très consciencieux, à n'en pas douter, de M. le professeur Ferriani:

Partant du fait d'observation courante que, dans certaines professions, l'amour-propre mal placé et l'envie sont plus fréquents que dans d'autres, il classe parmi les moins jaloux l'architecte, l'avocat, l'ingénieur et l'officier. Puis viennent, toujours en ordre croissant, le savant, le journaliste, le poète, le fonctionnaire et l'homme de lettres.

Enfin, suivant le professeur Ferriani, la jalousie professionnelle atteindrait son maximum chez le médecin, le peintre et l'acteur... Ces deux derniers presque "ex oequo".

Eh bien! et les philosophes?...